

## ***Pourquoi vouloir être européen ?***

Avant tout, pourquoi dire « vouloir être européen » ? Parce que c'est une façon de souligner que l'on n'est pas européen, sans plus ; que l'on n'est pas européen sans se préoccuper de le devenir et sans se soucier de ce que l'Europe pourrait devenir – en mieux -, mais aussi du risque qu'elle court, ou que nous lui faisons courir, si l'on ne se soucie pas d'elle. On devrait le savoir, en effet : la répétition, la banalisation, c'est l'usure des meilleures choses, gestes, réalisations, institutions, tandis que la réinvention, c'est, pour ces choses, une forme de rajeunissement ; c'est en particulier, pour les traditions dont nous héritons, une manière de leur redonner vie, sens et vigueur.

Or il existe aujourd'hui une façon de « critiquer » l'Europe qui ressemble beaucoup à la réaction d'enfants gâtés. Considérant l'Europe comme un acquis, oubliant qu'elle a été un projet et une construction courageuse et délicate et que, comme toute construction, elle ne perdure qu'au prix de beaucoup d'entretiens voire de réaménagements, on se permet de faire les difficiles et d'exiger sans mettre la main à la pâte, sans se reconnaître solidaire de ceux qui nous ont permis et nous permettent de vivre en Europe, en tant qu'Européens.

Hélas, nous avons la mémoire trop courte. Nous oublions qu'avant la construction européenne, l'Europe était le théâtre de guerres récurrentes, alimentées par un nationalisme débridé, lui-même entretenu par des Etats tellement jaloux de leur souveraineté qu'ils étaient prêts à tout pour flatter l'orgueil et l'égoïsme national. Mais, pire que les guerres et leurs massacres, il y a eu, plus récemment, alors que nous nous croyions les bénéficiaires d'un progrès irréversible des mœurs, les génocides ; soit l'horreur même, le déni de l'humanité d'une partie des humains.

L'Europe saura-t-elle nous protéger des génocides et des guerres ? Oui ; à condition que nous le voulions, que nous reconnaissions qu'il en va de notre destin et que ce destin dépend de nous, c'est-à-dire de la décision de chacun d'être, ou non, un citoyen européen, un citoyen conscient.

Mais comment devient-on un citoyen conscient ? Et d'abord, de quoi convient-il d'être conscient ? Pas seulement des crimes, massacres et génocides passés, mais encore des valeurs sur lesquelles se sont fondés le projet et la réalisation de la construction européenne. Autant dire, des traditions qui ont forgé et porté jusqu'à nous ces mêmes valeurs. De ces nombreuses traditions et valeurs qui, malgré leur rivalité, se sont mutuellement enrichies, je mentionnerai tout particulièrement la tradition judéo-chrétienne, qui malgré ses divisions et les guerres entre confessions – les pires des guerres civiles, car menées au nom d'une conception intolérante de la Vérité -, n'a pas complètement oublié la valeur symbolique, prophétique et éthique, d'images comme celle de la terre-jardin dont l'homme est l'usufruitier, non le propriétaire, ou celle du festin messianique auxquelles toutes les nations sont conviées. Je mentionnerai également la tradition philosophique et, plus particulièrement, en ce qui concerne les temps dits modernes, la tradition des Lumières, attachée à défendre et promouvoir l'exercice du jugement personnel et la critique des préjugés – dont le préjugé en faveur du « fait accompli », qui alimente une fausse sagesse : la résignation. L'œuvre de Kant se trouve au confluent de ces deux traditions. Elle a été une source d'inspiration pour nombre de Républicains de progrès, en France, après la chute du second Empire. Or Kant, philosophe allemand, a été l'auteur d'un plaidoyer vigoureux en faveur d'un droit nouveau, destiné à limiter l'arbitraire des Etats en matière de droit de vie et de mort, comme en matière d'accueil des étrangers : un droit cosmopolitique, fondé sur la reconnaissance du devoir d'hospitalité. C'était là une façon de limiter les conséquences désastreuses du concept de souveraineté étatique, incompatible avec le concept de citoyenneté et avec la pratique de la recherche du moins mauvais compromis, sous l'arbitrage de la raison.

Kant savait que la maxime : « si tu veux la paix, prépare la guerre », conduit à la guerre. Au contraire, un autre philosophe après lui voyait encore dans la guerre une sorte de jugement de Dieu consacrant le bon droit du vainqueur. Kant savait que cette maxime ne conduit qu'à la « paix des cimetières », comme il disait ironiquement. Il savait que le seul moyen de dépasser un état de guerre endémique est une fédération des Etats, donc une limitation mutuellement consentie du principe de souveraineté, et son remplacement par le principe de solidarité. Voici donc pour les Etats. Et voilà pour les peuples et les citoyens de ces mêmes Etats : libérés de la hantise de la guerre, ils devaient l'être également de la peur de l'étranger ; soit la peur de l'autre, et la peur que nous inspirons nous-mêmes en tant qu'autres des autres ; une peur potentiellement meurtrière puisque tout étranger passe pour être un ennemi potentiel et, en attendant, un espion possible, toujours prêt à nuire en secret.

Il s'agit là d'une réelle libération spirituelle. Elle a des effets « pratiques » : le monde s'élargit pour chacun, dès lors que les frontières ne sont plus une clôture, que leur franchissement ne signifie plus que l'on se trouve privé des protections que l'on trouvait « chez soi », grâce à des institutions garantissant, en principe, une sécurité et un bien être relatifs. Elargissement de l'espace habité ou habitable ; mais aussi changement qualitatif de cet espace, dans lequel on peut circuler avec confiance, sans avoir à craindre pour sa sécurité. Changement aussi, en ce qui concerne l'espace plus spécifiquement culturel : il n'est plus mal vu ni mal venu d'apprécier les langues étrangères et de les pratiquer. Alors qu'un autre philosophe, Fichte, accusait de trahir leur nation ceux de ses contemporains qui appréciaient les charmes de la langue française, il est maintenant reconnu que les langues gagnent à se faire des emprunts, qu'elles s'enrichissent, grâce à la traduction, et que les locuteurs gagnent à parler plusieurs langues, qui sont autant de fenêtre et de perspectives sur le vaste monde.

Vouloir l'Europe n'est donc pas trahir un héritage. C'est au contraire être fidèle à ce qu'il a de meilleur, et c'est vouloir faire fructifier cet héritage. Craindre l'Europe et la décrier, avant de la rejeter, ce n'est donc pas revenir au passé, mais refuser ce passé en refusant ce qui, dans ce passé, était promesse d'avenir. Au demeurant, y a-t-il tellement lieu de se féliciter du passé national alors qu'il a été le temps d'une centralisation forcée, d'une normalisation religieuse à coups de dragonnades, d'une mise au ban de tout projet de fédéralisme républicain ? N'oublions pas le sort des Vendéens, ni de bien d'autres régions et minorités !

Comment donc ne pas se rendre compte que notre imagination politique a tout à gagner à se laisser féconder par d'autres modèles, qui n'ont rien d'aventureux puisqu'ils ont été expérimenté, par exemple en Allemagne, qui a une tradition fédéraliste ? Comment ne pas s'apercevoir du caractère daté du conflit franco-français entre traditions religieuses et une tradition républicaine trop méfiante à l'égard des religions pour être vraiment laïque, tandis qu'ailleurs on vit la laïcité de manière moins crispée, moins dogmatique, moins intolérante ? Pourquoi la religion serait-elle l'ennemi de l'intérieur ? La peur que l'on nourrit à son égard ne peut que susciter, en retour, chez, l'autre, une peur obsidionale qui le pousse à se fermer, qui alimente la tentation de vivre en vase clos, pour se protéger.

Oui donc, je veux être citoyen européen, participant du concert européen, de la discussion démocratique concernant le choix des meilleures institutions européennes, et des meilleures décisions, les plus respectueuses du meilleur du passé, de ce qui fait le plus honneur à notre commune humanité. Si donc l'hospitalité m'apparaît comme l'une des meilleures valeurs de nos traditions, et la confiance mutuelle comme l'une des meilleurs façons de vaincre la peur, très mauvaise conseillère en matière de guerre, je m'engagerai, en tant que loyal citoyen, à faire en sorte que la peur du voisin ne se reporte pas sur le lointain, qui paraît d'autant plus menaçant qu'on le connaît moins. Mais loyauté n'est pas adhésion inconditionnelle. Je veux donc rester critique, me rappelant que toute bonne critique repose sur une argumentation solide, qui est la meilleure protection contre l'irruption des fantasmes ; critique, sachant que l'imaginaire populiste, qui est la grande menace contemporaine contre l'Europe, se nourrit d'ignorance et de mensonges, que ses

porte-parole attisent les peurs afin d'apparaître comme les détenteurs de *la* solution, sinon comme des sauveurs. On devrait pourtant savoir ce qu'il en a coûté, dans un passé récent, de se laisser séduire par ces soi-disant sauveurs ! Malheureusement, ceux qui mythifient le plus le passé sont ceux qui en méprisent le plus les leçons les plus précieuses !

Relisons donc notre histoire pour ne pas avoir à revivre ce que contiennent ses pages les plus sombres, et sachons que l'espoir, non la peur, est le meilleur allié de la lucidité et du courage, qui sont les premières vertus d'un citoyen digne de ce nom.

Gilbert Vincent, 5 février 2024